

Ramona Malita

Le courage de la peur ou comment vivre sous l'empire (napoléonien ?) de la crainte quotidienne : le cas de Madame de Staël

Romanica Silesiana 11/1, 163-177

2016

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

RAMONA MALITA

Université de l'Ouest de Timișoara, Roumanie

Le courage de la peur
ou comment vivre sous l'empire (napoléonien ?)
de la crainte quotidienne
Le cas de Madame de Staël

ABSTRACT : Our article talk (once again) about the literary history; it calls into question the relationship, not very good, between the Emperor Napoleon Bonaparte and the French writer Madame de Staël in the early nineteenth century. Devoid of all civic and political rights, like all women at that time, Madame de Staël has established herself before the most important statesman of Europe by her intelligence and by the great power of her writings.

KEY WORDS : Madame de Staël, Napoleon Bonaparte, French romanticism, fear, woman's civic and political rights

Oignez vilain, il vous poindra ; poignez vilain,
il vous oindra¹.

Gargantua, I, 32

Sous l'égide de la lecture polygonale que Charles Muller ouvre par *Mes rencontres avec Victor Hugo*, nous en proposons une autre, semblable, mais cette fois-ci *Mes rencontres avec Madame de Staël*. Les histoires littéraires insistent souvent, parfois trop, sur des détails paralittéraires de ce type : combien courageux a été tel ou tel homme de lettres – écrivain ou artiste – face à l'idéologie de son époque, parfois oppressive, mettant en rapports déterministes la vie et l'œuvre, l'une expliquant l'autre et vice-versa. La démarche de (para)lit-

¹ Si vous traitez bien un rustre, il se comportera mal envers vous ; si vous le traitez durement, il vous respectera.

térature que nous proposons vise la relation intrinsèque entre la vie et l'œuvre staéliennes, trouvées sous le signe de la dichotomie *courage et peur* ou bien *révolte et crainte*. Une fois disgraciée en 1804 par Napoléon², Madame de Staël vivra toujours, désormais, avec la peur qu'un jour elle et sa famille subiront l'exil aux conséquences économiques, psychologiques et artistiques irrécupérables. Et pour cause, puisque son exil, préparé longuement et minutieusement par l'Empereur, a eu pour effets, escomptés d'ailleurs par Napoléon, une longue et douloureuse amertume dont la Dame Coppétane a su tirer profit. La furie de Napoléon met en danger les enfants de Madame de Staël aussi, l'aîné, le cadet et la fille, Albertine, pas seulement la publication des écritures de leur mère, provoquant la colère et le goût amer de la douleur maternelle. L'écrivaine et la mère, l'esprit protecteur et l'esprit audacieux, ne retrouvent plus l'équilibre que ce dédoublement obligatoire et provoqué par la peur d'un homme contre une femme, met en rapport instable. Toutes ces craintes, toutes ces contraintes qui en découlent se retrouvent sous des formes littéraires variées dans les écritures de Mme de Staël, surtout dans *Corinne* et la *Correspondance*, les essais et l'écriture de bilan : *Dix années d'exil* que nous allons prendre en analyse dans notre étude.

Préliminaires

Les pages qui suivent ne seront pas consacrées à la radiographie de la peur politique aux effets psychologiques. Elles ne contiendront pas non plus la biographie de celle qui a été dominée, dans certains moments de sa vie par la crainte, Mme de Staël. Nous proposons, en revanche, de considérer la force et les conséquences de ces événements parfois tragiques de la vie de cette écrivaine qui aiguillent les destins (de ses descendants), de ces rencontres providentielles qui ont la force de modérer la personnalité, de ces coups de chance qui marquent de façon décisive ses chemins dans la vie.

La parabole biblique sur les arbres qui cherchaient oindre un roi est illustrative, selon nous, pour souligner le rapport entre les gens de vocation et les ambitieux dangereux, mais ridicules. En un mot, la parabole est « parlante » pour les liaisons « dangereuses » entre Mme de Staël et Napoléon. Les arbres partirent pour aller oindre un roi et le mettre à leur tête. Ils dirent à l'olivier : « Règne sur nous ! » Mais l'olivier leur répondit : « Renoncerais-je à mon huile qui m'assure les hommages de Dieu et des hommes, pour aller planer sur les arbres ? ». Et

² Voir l'annexe de l'étude : calendrier de l'exil staélien. Napoléon Bonaparte a été porté au pouvoir par un mouvement national dont Mme de Staël a été témoin.

les arbres dirent au figuier : « Viens, toi, règne sur nous ! ». Mais le figuier leur répondit : « Renoncerais-je à ma douceur et à mon excellent fruit, pour planer sur les arbres ? ». Et les arbres dirent à la vigne : « Viens, toi, règne sur nous ! ». Mais la vigne leur répondit : « Renoncerais-je à mon vin, qui réjouit Dieu et les hommes, pour aller planer sur les arbres ? ». Alors tous les arbres dirent au buisson d'épines : « Viens, toi, règne sur nous ! ». Et le buisson d'épines répondit aux arbres : « Si c'est de bonne fois que vous voulez m'oirndre pour votre roi, venez, réfugiez-vous sous mon ombrage ; sinon, un feu sortira du buisson d'épines et dévorera les cèdres du Liban ». Juges 9 : 7–15 (*Sainte Bible*, 1979 : 258).

Comment renoncer à la mission noble de *poeta vates* / au métier d'éclaireur des hommes afin de gaspiller son énergie dans des discussions stériles et actions politiques grandiloquentes, mais inutiles ? Les grands esprits connaissent leur chemin de vocation, tandis que les petits ne savent même pas quel est leur but dans la vie. Dès qu'une occasion de glorifier leur propre personne se présente, eux, les opportunistes, prennent le dessus de ses compatriotes intellectuels et exigent que les hauts esprits agenouillent à leur niveau. La petitesse d'esprit est vindicative, car celui qui ne se soumet pas à ce pouvoir (manqué de perspectives) sera supprimé. L'avertissement de soumission est accompagnée par menace qui répand de la peur, sème la crainte, puisque « le grand petit » ne peut pas se servir de respect et d'intelligence pour régner (car il ne les possède pas), mais de la terreur imposée à ses sujets. Mme de Staël, un possible figuier dans cette parabole (par la douceur de l'intelligence, de ses conversations et de ses essais), paie cher cette désobéissance, même si elle est effrayée, à maintes reprises, par la Police Impériale de Napoléon Bonaparte. C'est une parabole qui met en exergue le rapport entre les grands esprits d'une époque (les phares intellectuels à rôle de *poeta vates*) et le pouvoir de leur temps, illustré par l'idéologie imposée par le régime opaque aux idées révolutionnaires progressistes. C'est une idéologie petite comme petit est l'esprit de celui qui l'a conçue ; les grands esprits n'arrivent à s'y soumettre que par terreur imposée. Eux aussi, ils sont coupables : pourquoi décliner la responsabilité de gouverner ? Une réponse possible : par respect de la vocation intellectuelle.

N'entre pas dans la forêt si tu as peur de loups
ou comment et quand s'assumer des risques ?

« L'émotion la plus ancienne et la plus forte chez l'homme est la peur, et la peur la plus ancienne et la plus forte est la peur de l'inconnu » constate H.P. LOVECRAFT (1969 : 35), un des maîtres américains de la littérature horrifique. Nous nommons « peur » dans notre étude tout état incommode d'âme où la Dame de

Coppet se trouve à un moment donné et par la suite duquel elle a dû fuir la France, de crainte de ne pas être arrêtée. Elle-même ou bien les membres de sa famille. «Peur» encore pour désigner toute une série de nuances : terreur politique, panique, angoisse, inquiétude, etc. Roger Caillois perçoit la peur dans la perspective plus laïque et déprécie sa valeur spirituelle ; c'est le cas de ce type de crainte provoquée par les circonstances politiques et sociales, par la peur du quotidien, provoquée par des personnes anxiogènes : les commissaires de police, tel Fouché, et les tyrans, ceux qui suppriment la liberté et ses valeurs. Comment sortir de l'empire de la peur ? Comment ne pas se laisser dominer par l'effroi que les autorités ennemies veulent imposer à la Dame Coppétane, inconmode par ses idées et ses liaisons, afin de la réduire au silence ? Et la réponse de Mme de Staël n'attarde point : par les formes de l'art, bien entendu.

*Paveo tristiozem casu*³

Les craintes du quotidien, exprimées dans la correspondance avec Simonde de Sismondi, un ami très proche à Mme de Staël, dévoilent une âme déchirée entre la peur et la nécessité d'assumer la solitude. Dans une lettre adressée de Rome à Simonde, l'absence de son ami provoque «l'inquiétante étrangeté» du quotidien. Celle-ci engage l'espoir du retour, car ce sentiment est enraciné profondément en l'homme et il a besoin de l'extérioriser. «Rome, ce 19 avril 1805. Si elle [la lettre à Sismondi] m'arrive, je la joindrai à mon paquet, si non vous la recevrez sûrement directement. Croyez-moi quand je vous assure que j'ai senti un grand vide dans ma vie par votre absence. Isoard a cru que vous étiez B. Constant pendant assez longtemps» (PELLEGRINI, 1938 :159). Que ce type d'effroi est récurrent chez la dame de Coppet, c'est qu'une lettre adressée toujours à Sismondi, mais cinq ans plus tard, témoigne de l'impasse spirituelle provoquée par la peur de perdre (encore) un ami :

Moulin, le 19 avril 1810. L'inestimable bien de votre amitié, sa sûreté, sa douceur, sa constance est au premier rang de mes pertes. Je voudrais étouffer en moi l'âme orageuse qui ne sait pas vivre à Coppet avec ce qui me reste [après la mort de son père, Jacques Necker n.n.] mais des pensées d'une tristesse si profonde tombent à plomb sur mon cœur qu'il me faut la distraction comme l'air dans ma prison. [...] Joséphine a reçu un billet de son illustre époux [Napoléon n.n.] qui lui disait que l'air de Navarre lui convenait jusqu'à la saison des eaux ; elle aime Paris comme moi : c'est un huitième péché non pas mortel, mais non pas véniel que ce goût-là.

PELLEGRINI, 1938 : 162

³ Je crains un pire malheur.

Observons dans ce fragment de lettre que la technique narrative vise la gradation, à savoir le climax ascendant, ayant comme point culminant l'inquiétude d'être exilée à jamais pour la coupe d'avoir publié un livre (l'essai *De l'Allemagne*) incommode pour le Nouveau Régime. Mme de Staël, dans les circonstances politiques napoléoniennes, craint l'obtention de la permission de rentrer à Paris et en France, comme les lettres adressées de Chaumont et de Blois à son ami Sismondi font preuve ; dans les fragments découpés nous avons insisté sur la technique des signes avertisseurs : ajourner, sans terme, l'impression de son livre, confisquer le manuscrit de chez elle (lors d'une razzia inopinée entreprise par la Police Impériale sous l'ordre du commissaire Fouché), s'embarquer impérieusement pour l'Amérique, l'exil imminent à Coppet et l'arrêt à domicile.

Chaumont, ce 14 août 1810. Mon ouvrage [*De l'Allemagne* n.n.] paraîtra, je crois, le dix septembre, et c'est quinze jours après que je saurai si je puis espérer un changement dans mon sort. Si, comme je crois, il n'y en aura pas, j'irai à Rouen et je m'embarquerai vers le 15 octobre. [...] J'étais une véritable brigande, comme dit Prosper.

1938 : 165

Blois, ce 29 septembre 1810. Mais savez-vous l'affreuse situation dans laquelle je suis ? Mon livre est défendu et ma personne renvoyée au port ou à Coppet : on est venu prendre mon manuscrit, saisir l'édition, etc.

1938 : 167-168

Auto-ironique, Mme de Staël voit sa fuite comme une histoire des poltrons malfaiteurs, mais en fait elle exprime son ironie à l'égard d'un pouvoir idéologique si obtus qu'il fasse poursuivre les intellectuels incommodes comme des brigands de droit commun. La Police Impériale veut provoquer des dégâts psychologiques complexes, par l'intimidation et les poursuites judiciaires appliquées autant aux proches / amis des condamnés qu'aux membres de la famille ; les conséquences sont douloureuses, puisque les amis sont éloignés et ils reçoivent l'interdiction de visiter Mme de Staël. Donc elle s'inquiète une fois de plus et elle a peur de ne pas faire souffrir les autres à cause de son exil imposé par Napoléon. *Paveo tristiozem casu* c'est une expression latine renvoyant à l'incertitude peureuse que des pires choses ou des événements malheureux n'ont pas encore touché leur comble ; nous désignons par cela ce type d'inquiétude récurrente chez Mme de Staël.

Chaumont, ce 7 juin 1810. Je crains si fort de la blesser [son amie Fanny Randall n.n.] dans la situation pénible où elle est que je ne sais que dire et je crains aussi de me taire. Réfléchisse donc sur tout cela et dites-moi ce que je dois lui conseiller. [...] Si je n'obtiens pas mon rappel [de Napoléon en lui donnant la permission d'entrer en France n.n.] le 15 août, voulez-vous que je

retourne à Coppet pour souffrir pour Benjamin et pour le faire souffrir, car j'ai plus que jamais cette puissance ?

1938 : 164

Stockholm, le 28 mars 1813. Ma seule vive inquiétude à présent, c'est pour Auguste. J'en ai été très peu contente pendant mon absence : un amour sans énergie [avec Mme de Récamier n.n.] l'a cependant empêché de remplir aucun de ses devoirs [...]. Le passé de ma vie tombe pièce par pièce, mais rien ne se renouvelle quand les années descendent de l'autre côté de la montagne : enfin la prière et la résignation soutiennent. Nous vivrons moins que nous n'avons vécu : c'est une terrible parole. J'écris tous les jours avec vivacité : cela me reste. Que ne puis-je causer avec vous ? [...] Adieu, mon cher ami, à la vie et à la mort !

1938 : 169

Clichy, ce 10 octobre 1814. J'ai été encore de nouveau inquiète de la santé de M. de Rocca et cela m'a fait passer de tristes moments. Ah ! la vie est un jeu sans chances bien heureuses : en avançant vers les derniers jours enfin elle est ainsi et celui qui l'a donnée a sans doute des vues bienfaisantes pour nous. [...]. Attendons le payement.

1938 : 171

Paris, le 13 juin 1814. [...] ce sont les démarches que je fais pour être payée de mon dépôt de deux millions. On me donne assez d'espoir, mais jusqu'à présent je ne prends pas.

1938 : 170

Le payement qu'elle attend c'est une belle somme de deux millions de francs que la France doit rembourser à Jacques Necker, l'illustre père⁴ de Mme de Staël. Prêté sous l'Ancien Régime, l'argent est promis à être remboursé par le Nouveau Régime instauré, mais la remise en est discutable. « Ce qui t'est écrit est gravé sur ton front » dit un ancien proverbe romain, qui institue par cela l'assertion que nul n'échappe à son destin. Trouvée parfois sous l'influence du fatalisme, la Dame Coppétane assume sa destinée, accepte que certaines choses n'arriveront jamais et que l'histoire joue parfois de mauvais tours à ses bienfaiteurs, mais pour Germaine *spes vincit* : si elle perd souvent le courage devant le quotidien dangereux, en se montrant peureuse, elle ne perd jamais, en revanche, l'espoir de retourner un jour en France et d'assister à la restauration de la justice divine :

⁴ Le dernier Ministre de finances de la France avant la Révolution. Après la victoire de la Révolution Jacques Necker est banni du gouvernement, mais peu avant il avait prêté à la France l'immense somme de deux millions de francs de ses fonds privés. Mme de Staël a beaucoup admiré son père et l'a pris pour modèle de sa vie et de sa carrière intellectuelle : « Bonheur, fortune, renommée, ces brillants avantages dont mes premiers pas ont été environnés, c'est à mon père seul que je les dois » (MME DE STAËL, 1830 : 23).

Blois, ce 23 septembre 1810. Cet air de France est balsamique. Je ne puis vous transmettre cette impression, mais elle toute puissante en moi [...].

1938 : 167

17 mai 1812. Le monde est toujours dans les ténèbres et dans le mouvement sans savoir ce qu'il devient, mais il est guidé par une main qui ne saurait pas l'égarer.

1938 : 168

Ces fragments de lettres sont des preuves, peu ou prou directes, que le courage et la crainte vont de pair, que les courageux ne sont pas de super-héros, mais des gens dont le caractère admirable sait contrôler cette émotion innée qui fait en avoir des sueurs froides. Les contrôler au profit du confort personnel ou bien en faveur des siens et des proches. Le titre de ce sous-chapitre désigne ce type d'angoisse faisant trembler le cœur pour les chers de sa vie : *paveo tristiore casu*.

Ce type de peur, sublimé littérairement en thème romanesque, est illustré dans *Corinne ou l'Italie*, par le personnage éponyme, à travers les scènes d'adieux : Corinne renonce à son amour et laisse partir Oswald, de peur que celui-ci ne soit pas ostracisé par la famille à cause d'un mariage inconvenable. Le roman est ponctué d'une multitude de scènes de ce type ; la multiplicité et la diversité des adieux sont telles qu'il serait possible d'en établir à partir de *Corinne* une typologie, comme le fait Vital RAMBAUD dans une très belle étude sur « Corinne ou le roman d'adieux » (1999 : 7–17). Il y a trois scènes-clé, particulièrement fortes : les adieux de Corinne à Rome et à ses monuments qui, au livre XV, rappellent que Mme de Staël avait elle-même composé un poème d'*Adieu à Rome* ; ceux, longuement développés et occupant tout un chapitre alors qu'ils ne durent que quelques heures, de Corinne et d'Oswald dans le décor de Venise au livre XVI ; et ceux, à la fin du livre, que Corinne, à Florence, fait par son dernier chant tout à la fois à Oswald, à ses amis, à l'Italie et à la vie. Les départs sentimentaux correspondent à une profonde besoin des personnages : protéger les bien-aimés, même au prix de leurs amours ratés et finalement de la vie. Mais il y a chez Mme de Staël une véritable poésie des adieux qui justifie la mise en scène dans le livre et contribue à créer la tonalité mélancolique qu'elle veut lui donner. Pour Corinne et Oswald, les renoncements à l'amour sont d'abord des moments redoutés et terribles ; Corinne les redoute tellement qu'elle fait tout pour le retarder, même si elle sait bien qu'Oswald doit la quitter finalement. Elle prolonge, au début du roman, leurs visites dans Rome et plus tard elle repousse de jour en jour le récit de sa vie qui pourrait, pense-t-elle, amener Oswald à la quitter. Sa crainte est même tellement grande qu'il lui arrive parfois à tort de croire ce moment des adieux arrivé (par exemple à la fin du livre VII). Inquiète du sort d'Oswald, Corinne le laisse partir ; que ce moment soit un moment terrible et douloureux est parfaitement illustré par l'épisode vénitien

(MME DE STAËL, 1985 : 439–440) : la scène est déchirante, caractérisée par tout un vocabulaire de la douleur et de violentes manifestations physiques : larmes, torrents de pleurs, cris, tremblements, pâleur, vertiges, convulsions, pertes de connaissance, etc. Accompagnées par ce type de crainte (*paveo tristiozem casu*), ces scènes sont l'expression littéraire de l'angoisse d'être quittée sans prévention : pour le « mérite et la grandeur d'esprit » de renoncer volontairement à son bonheur, l'héroïne exige de son amant les derniers adieux, même si son cœur tremble de peur qu'Oswald le fera. Il y va en fait du très connu cliché romantique : je t'aime, mais je te laisse partir à la chasse de ton bonheur qui n'est pas le mien.

*Erepturam libertatem timeo*⁵
ou la crainte pour son propre sort

« Je tremble des dangers auxquels mon courage va m'exposer » semblerait être la devise staëlienne qui fait découvrir un moi paradoxal où se mélangent, en doses égales, de la crainte et du courage, de la hardiesse et de la timidité, de la force intérieure et de la prudence, de la folie et de la lucidité, etc. Le fait est que la haine contre l'Empereur et l'amour de la France ne quittent jamais l'âme de Madame de Staël, quelque terribles que soient les circonstances vécues. C'est l'heure de la vérité. C'est un moi dont les traits sont récupérés suite à un exercice de lecture appliquée : la voix de la femme, de la fille, de la mère, de la citoyenne, de l'amante, de l'ambassadrice, de l'aristocrate, de la chrétienne, de l'amie, de l'écrivain, etc. La lecture attentive, subsidiaire, des essais staëliens en fait preuve de tous ces types de moi et de leurs enjeux. Ils témoignent de la frayeur dissimulée, des formes cachées de la redoute : par exemple la crainte de ne pas pouvoir parler librement, ou, pour être plus exacte, la crainte de la femme qui n'a pas le droit politique de s'exprimer librement parce qu'elle est femme : « La destinée des femmes ressemble, à quelques égards, à celle des affranchis chez les empereurs ; si elles veulent acquérir de l'ascendant, on leur fait un crime d'un pouvoir que les lois ne leur ont pas donné ; si elles restent esclaves, on opprime leur destinée » (MME DE STAËL, 1999b : 75). C'est un fragment de l'essai capital de Mme de Staël, *De la Littérature* où la Dame Coppétane touche mainte fois au problème de la liberté liée à l'individu ou à sa faculté d'expression. Presque partout, le motif de la liberté se voit indéniablement attaché à l'alarme de la perdre ou de la limiter ; des syntagmes comme « conservation

⁵ J'apprehende l'abolition de mon droit de liberté. / Je redoute que ma liberté ne soit supprimée.

de la liberté» ou «garantie de la liberté» cachent un sous-entendu au sous-sol du texte : l'appréhension de supprimer la liberté, si fragile, d'ailleurs pour les femmes. La récurrence de cette éventail sémantique renvoie à la parabole citée plus haut⁶ où l'on nous relate que la première mesure de force du nouveau roi – le buisson d'épines – ait été la suppression de la liberté : «Le progrès de la littérature, c'est-à-dire le perfectionnement de l'art de penser et de s'exprimer, sont nécessaires à l'établissement et à la conservation de la liberté» (1999b : 86). «Parmi les divers développements de l'esprit humain, c'est la littérature philosophique, c'est l'éloquence et le raisonnement que je considère comme véritable garantie de la liberté» (1999b : 183). Quand on réclame des «garanties» pour la liberté⁷, alors on est vraiment sous l'empire de la terreur comme l'était d'ailleurs toute la société française peu après la victoire de la Révolution. «On n'échappe pas à ce dont on a peur», dit un ancien proverbe, à savoir si ce dont on a peur est la conséquence d'une mauvaise situation dans laquelle on s'est mis, on a peu de chances d'en réchapper. Et pour cause : sous le Gouvernement de la Terreur la Dame de Coppet a dû fuir la France, entre 1792 et 1795, puisque c'était l'époque des crimes et elle était la fille de l'ancien Ministre des finances, Jacques Necker, banni par la Révolution. Son statut en France natale était incertain, donc un refuge auprès des terres d'origine de son père était préférable au risque d'être condamnée par le Nouveau Régime. Mme de Staël est témoin de l'abolition de la liberté au nom de la Réforme et des idéaux révolutionnaires pas très bien définis. Dans l'essai *Considérations sur la Révolution Française*⁸ Mme de Staël consacre, outre la synthèse historique, sociale et morale de l'événement dont elle témoigne, une forme artistique de se libérer de la peur provoquée par l'immédiat politique et de ses entourages dangereux et, ce faisant, elle reconnaît honnêtement la peur qui la dominait dans des moments décisifs de sa vie.

⁶ Il y a des renseignements biographiques très bien argumentés conformément auxquels Mme de Staël avait fait la lecture intégrale de la Bible et connaissait fort bien les épisodes symboliques de l'Ancien Testament (celui du conseil des arbres y compris) débattus sans doute lors de son cénacle littéraire de Coppet. Elle était protestante. Or pour les protestants la Sainte Écriture est le livre Alpha par rapport aux autres textes hagiographiques ou théologiques.

⁷ La complexe notion de «liberté» touche inévitablement à la Réforme au sein de l'Église catholique, puisque la réforme politique doit doubler la réforme religieuse ; si la liberté y est mise en danger, les idéaux de la Révolution risquent d'être compromis, donc une nouvelle alarme inquiétante. À ce point, voir Louis GIRARD : «Protestante, Mme de Staël pense que la Réforme est, plus que le catholicisme, favorable à l'esprit de la liberté. Elle demeure persuadée que la religion est un des ressorts de tout gouvernement [...] Pour Mme de Staël c'est parce que les Français n'ont pas uni la religion à la liberté que leur révolution a sitôt dévié de sa direction primitive. Liberté politique et liberté religieuse signent ici un Concordat malaisé à respecter dans une nation catholique» (1985 : 65).

⁸ «Sans dissimuler certaines faiblesses de l'Angleterre, le livre idéalise son régime. Il esquisse le problème d'une armée importante dans les États continentaux, dont le prestige fait des chefs militaires les éventuels rivaux des gouvernements civils» (GIRARD, 1985).

Le paradoxe est qu'alors que Germaine se sentait plus transfigurée par la crainte d'être arrêtée, exilée ou condamnée, elle était plus forte, plus audacieuse et prenait les décisions ayant plus d'impact dans sa vie. Elle se rend vite compte qu'il lui faut louer la liberté de crainte que celle-ci soit supprimée par l'autorité bonapartiste. Dans le même essai la Dame Coppétane range parmi les hommes sans conscience politique ceux qui se prononcent contre la liberté, mais elle est toujours consciente que ce sont ceux-ci qui sont investis du pouvoir et de l'autorité pour la supprimer à leur bon gré :

La liberté a trois sorte d'adversaires en France : les nobles qui placent l'honneur dans l'obéissance passive, et les nobles plus avisés, mais moins candides, qui croient que leurs intérêts aristocratiques et ceux du pouvoir absolu ne sont qu'un ; les hommes que la révolution française a dégoutés des idées qu'elle a profanées ; enfin les bonapartistes, les jacobins, tous les hommes sans conscience politique.

MME DE STAËL, 2000a : 312

Dans la société anglaise⁹ Mme de Staël voit même la mise en place de l'utopie politique. En outre fonctionnelle. À tort ou à rebours ?

Comment instituer la loi contre la peur de souffrir ?

C'est une utopie, bien sûr, cette fois-ci psychologique, mais Mme de Staël veut se prononcer en fait sur la condition de la femme et sur son droit d'être heureuse¹⁰. Quel que soit le sujet principal, le sous-entendu secondaire renvoie implicitement à cet effroi impossible à contrôler : la peur de souffrir. « La nature et la société donnent aux femmes une grande habitude de souffrir, et l'on ne saurait nier, ce me semble, que de nos jours elles valent, en général, mieux que les hommes » (MME DE STAËL, 1999a : 231). Encadré dans la catégorie des « choses terribles » qui puissent arriver dans la vie, cette terreur est source du bonheur en même temps et paradoxalement, puisque tout ce qui ne tue pas, rend l'âme plus forte : « Cette terrible faculté de souffrir, qui me tue, c'est une manière de sentir particulière à moi seule » (MME DE STAËL, 1985 : 231). « Les plus grandes

⁹ « La première base de toute liberté, c'est la garantie individuelle et rien n'est plus beau que la législation anglaise à cet égard » (MME DE STAËL, 2000a : 452).

¹⁰ Chez Mme de Staël le questionnement intérieur sur la condition de la femme et sa destinée de souffrir uniquement parce qu'elle est femme, est intimement lié à la perte du bonheur, sacrifié soit pour la famille, soit pour le bien des autres, soit pour sa propre gloire : « En étudiant le petit nombre de femmes qui ont de vrais titres à la gloire, on verra que cet effort de leur nature fut toujours aux dépens de leur bonheur » (MME DE STAËL, 2000b : 134).

qualités de l'âme ne se développent que par la souffrance, et ce perfectionnement de nous-mêmes nous rend, après un certain temps, le bonheur » (MME DE STAËL, 2000c : 78).

Honoré de Balzac s'avère être génial alors qu'il offre indirectement (par l'intermédiaire de son personnage, Lousteau du roman *La Muse du Département*) une réponse à la question-piège : « Je me demande comment une femme peut dompter le monde ». Et la réplique de ne pas attarder : « Il y a deux manières : être Mme de Staël ou posséder deux cent mille francs de rente ! ». À vrai dire, elle, Mme de Staël, remplissait les deux conditions. Bien que chez Balzac elle passe pour une femme d'un fort caractère et courageuse comme elle ne l'est pas dans son train-train quotidien, Mme de Staël se définit à merveille dans son regret exprimé au sujet du personnage de Marguerite dans *Faust* : « Goethe, dans ses romans et dans ses pièces n'a presque jamais donné des qualités supérieures aux femmes, mais il peint à merveille le caractère de faiblesse qui leur rend la protection si nécessaire » (MME DE STAËL, 1999b : 87). L'écrivaine entame ainsi des jeux de « je », derrière lesquels se cache le secret de sa personnalité créatrice, multipliée dans des formes inventées par lui-même. Et pour cause : elle veut cacher sa faiblesse sous la forme du courage. Le moi staëlien de l'exil et pas seulement, elle le dévoile, un peu ostentatoirement, dans le V^e chapitre de la deuxième partie des *Dix années d'exil* :

Je passai huit mois dans un état que l'on ne saurait peindre, essayant mon courage chaque jour, et chaque jour faiblissant à l'idée de la prison. Tout le monde, assurément, la redoute ; mais mon imagination a tellement peur de la solitude, mes amis me sont tellement nécessaires pour me soutenir, pour m'animer, pour me présenter une perspective nouvelle, quand je succombe sous la fixité d'une impression douloureuse, que jamais la mort ne s'est offerte à moi sous des traits aussi cruels que la prison, que le secret où l'on peut rester des années sans qu'aucune voix amie ne se fasse entendre de vous. D'ailleurs, je ne pouvais pas me dissimuler que je n'étais pas une personne courageuse ; j'ai de la hardiesse dans l'imagination, mais de la timidité dans le caractère, et tous les genres de périls se présentent à moi comme des fantômes. L'espèce de talent que j'ai me rend les images tellement vivantes, que si les beautés de la nature y gagnent, les dangers aussi en deviennent plus redoutables.

MME DE STAËL, 1996 : 152

N'entre pas dans la forêt si tu as peur des loups ! dit un ancien proverbe européen, c'est-à-dire il faut savoir prendre des risques quand c'est nécessaire. Elle le fait d'autant plus que sa famille et ses amis ont beaucoup à souffrir suite à l'exil imposé par Napoléon à leur mère et amie.

Conclusion

Le point de vue est tout : si par ses tréfonds si troublés, Mme de Staël se rend vulnérable par son écriture sincère où elle expose ses craintes et ses limites intérieures, les mêmes sentiments sont vus de l'extérieur comme des formes de courage et d'autocontrôle. Selon les dires de Louis Veuillot, trente ans après la mort de la Dame Coppétane, en 1848¹¹ :

Mme de Staël est un dragon : je doute son sexe. Cette grosse femme avec son turban, je suis tenté de la prendre pour le Grand Turc et de lui en reconnaître les privilèges. Dans sa maison, je ne vois qu'une femme, c'est Benjamin Constant ; dans ses livres, je ne vois qu'un homme, c'est Corinne. Ne me citez pas Mme de Staël parmi les femmes hardies, je la classe parmi les hommes imprudents.

Au seuil du siècle, elle représente le type de la femme supérieure dont le caractère est fortement marqué d'une féminité prononcée, parfois frivole, mais toujours redevable à une protection si nécessaire, telle qu'elle s'est peinte dans *Corinne*. Mais sa voix intellectuelle a eu la puissance et la conviction d'un homme. Madame de Staël est divisée entre sa foi dans les idées républicaines (et ce qui y tient, vertu, égalité, liberté) et sa formation personnelle qui lui fait apprécier et regretter dans la société de l'Ancien Régime¹², le goût dans les arts et la politesse des manières.

Nous nous sommes servie de deux expressions latines afin de désigner les deux formes littéraires d'appréhension que l'on peut retrouver chez Mme de Staël dans les textes analysés :

Primo : La panique provoquée par les décisions administratives prises à l'égard de Mme de Staël lors de son exil, affectant les autres. Nommée à l'aide de l'expression latine : *paveo tristiozem casu*, cette panique est une forme de malheur qui, chez Mme de Staël, est illustrée autant dans les écritures fictionnelles que dans les écritures de bilan, tels les mémoires. L'inquiétude (justifiée d'ailleurs) pour les siens (famille et amis, proches et intimes, voisins

¹¹ Louis Veuillot, *Libres penseurs*, apud WINOCH (2010 : 540).

¹² D'où cette attitude, apparemment paradoxale : ayant historiquement une position charnière entre le Siècle des Lumières et le XIX^e siècle, Mme de Staël la confirmera dans sa pensée toujours conciliatrice entre la nouveauté et la tradition, même si les Coppétiens en ont eu une attitude plus radicale. Elle y tient par ses idées théoriques révolutionnaires, débouchant vers l'offensive contre la tradition. À une remarque pourtant : chez elle, l'idée d'offensive ne couvre jamais la prémisse de la rupture totale. Elle ne sera jamais radicale y préférant toujours la douce conciliation entre les extrêmes, la modération dans la société de l'Ancien Régime, le goût dans les arts et la politesse des manières. Elle va toujours garder la nostalgie de la société raffinée des salons où la conversation était l'impérative.

et admirateurs-lecteurs, etc.) suite aux conséquences indirectes de l'exil est une forme de peur pesante, fracassante et culpabilisante. C'est un état d'âme continu, faisant trembler le cœur sous le fardeau de la culpabilité. C'est une culpabilité induite, en fait, un instrument de punir indirectement l'exilée Madame de Staël.

Secundo : L'alarme que la liberté individuelle ne soit supprimée par la tyrannie, type de peur nommée à l'aide de l'expression latine : *erepturam libertatem timeo*. Cette sorte d'appréhension, issue du quotidien politique, vise l'abolition autant de la liberté individuelle que de la liberté collective ; une fois supprimée pour un individu on s'est créé un précédent qui est « censé » abolir la liberté des autres, sous l'accusation de ne pas obéir (suffisamment) à la nouvelle idéologie imposée par le Nouveau Régime (napoléonien). Cette forme apparaît surtout dans les essais et dans les romans.

Bibliographie

Textes de références

- La Sainte Bible*, 1979. Genève–Paris : Société Biblique de Genève. Traduite des textes originaux hébreu et grec par Louis SEGOND [I^{ère} édition 1975].
- MME DE STAËL, 1830 : *Œuvres Complètes de Madame la Baronne de Staël-Holstein*. Bruxelles : Louis Haumann et Ce, Libraires, XVII volumes. (Nous avons consulté les *Œuvres Complètes* seulement dans le cas où il n'existe pas d'édition critique ; c'est le cas particulier pour *Du caractère et de la vie privée de M. Necker*).
- MME DE STAËL, 1960 : *Correspondance générale*. Paris : JJ Pauvert, puis Hachette, puis Klincksiek. Texte établi et présenté par Béatrice JASINSKI (VI volumes publiés jusqu'à présent allant jusqu'en 1809).
- MME DE STAËL, 1979 : *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France*. Édition critique par Lucia OMACINI. Genève : Droz.
- MME DE STAËL, 1985 : *Corinne ou l'Italie*. Édition présentée, établie et annotée par Simone BALAYÉ. Paris : Gallimard, Collection «Folio Classique. Texte intégral».
- MME DE STAËL, 1996 : *Dix années d'exil*. Édition critique par Simone BALAYÉ et Marielle VIANELLO BONIFACIO. Paris : Fayard.
- MME DE STAËL, 1999a : *De l'Allemagne*. Paris : Flammarion.
- MME DE STAËL, 1999b : *De la Littérature*. Paris : Flammarion.
- MME DE STAËL, 2000a : *Considérations sur la Révolution Française*. Paris : Tallandier.
- MME DE STAËL, 2000b : *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*. Paris : Payot & Rivages.
- MME DE STAËL, 2000c : *Réflexions sur le suicide*. Paris : Éditions Payot & Rivages.
- MME DE STAËL et Don Pedro DE SOUZA, 1979 : *Correspondance*. Préface, introduction, commentaires et notes par Béatrix D'ANDLAU. Paris : Gallimard.

Ouvrages critiques

- BALAYÉ Simone, 1971 : *Les carnets de voyages de Madame de Staël. Contributions à la genèse de ses œuvres*. Genève : Droz.
- BALAYÉ Simone, 1996 : *Histoire de l'œuvre. Madame de Staël, Dix années d'exil*. Paris : Fayard.
- GIRARD Louis, 1985 : *Les Libéraux*. Paris : Aubier.
- LOVECRAFT H.P., 1969 : *Épouvante et surnaturel en littérature*. Paris : Christian Bourgois Éditeur.
- MAC NAIR Wilson R., 1934 : *Madame de Staël et ses amis. 1766–1817*. Trad. de G. ROTH. Paris : Payot.
- PELLEGRINI Carlo, 1938 : *Madame de Staël*. Con appendice di documenti. Firenze : Felice le Monnier.
- PFLAUM Rosalynd, 1969 : *La famille Necker. Mme de Staël et sa descendance*. Trad. de l'anglais par Delphine MARCHAC, préface de la Comtesse Jean DE PANGE. Paris : Librairie Fischbacher.
- RAMBAUD Vital, 1999 : « Corinne ou le roman d'adieux ». In : Michel DELON et Françoise MÉLONIO, éd. : *Mme de Staël. Actes du colloque de la Sorbonne*. Paris : Presse de l'Université de Paris-Sorbonne, p. 7–17.
- WINOCH Michel, 2010 : *Madame de Staël*. Paris : Fayard.

Annexe

CALENDRIER DE L'EXIL STAËLIEN

(une radiographie préliminaire contenant les dates et les événements les plus importants)

- Septembre 1803* : La colère du Premier Consul contre Madame de Staël éclate ; le vrai exil staëlien commence ; il durera près de 12 ans.
- Octobre 1803* : Mme de Staël se met en route avec Benjamin Constant vers l'Allemagne.
- Le printemps 1804* : À Weimar la famille ducale la reçoit chaleureusement. À Berlin elle rencontre les frères Schlegel. La Cour de Berlin l'accueille tout aussi aimablement.
- L'automne 1804* : Mort de son père, Necker. Elle arrive à Coppet et y passe six mois à classer les papiers de son père pour publier ses manuscrits inédits qu'elle fera précéder *Du Caractère et de la vie privée de M. Necker*.
- 1804* : Elle part pour Italie.
- L'été 1805* : Retour d'Italie. Dans son désir perpétuel de s'établir à Paris, elle erre aux alentours pendant plusieurs mois : Auxerre, Rouen, une petite campagne, la terre du M. de Castellane et finalement, une fois de plus, retourne à Coppet.
- 1805–1806–1807* : Les grandes années de Coppet qui est devenu les grandes Assises de la conscience de l'Europe.
- Avril 1807* : *Corinne*.
- L'automne 1807* : Départ pour l'Allemagne (le deuxième voyage).
- 1808–1810* : Deux ans de travail à Coppet où elle prépare ses écrits sur *De l'Allemagne*.
- L'été 1809 – l'été 1810* : Le théâtre de Coppet, la dernière saison brillante avec ses amis. Pour se rapprocher de Paris où s'imprimait son ouvrage, elle s'installe pour quelques semaines au château de Chaumont sur Loire, près de Blois, chez Le Ray, puis chez Fossé, dans sa terre, à quarante lieues permises de Paris.
- L'automne 1810* : Elle reçoit l'ordre de quitter la France dans les quarante-huit heures ; la cause invoquée : elle avait omis dans son livre *De l'Allemagne* le nom de Napoléon.
- Mai 1812* : Mme de Staël élabore un vaste projet d'évasion en Angleterre en passant par l'Europe Centrale, l'Empire austro-hongrois, la Pologne occupée, la Russie, la Suède.

Septembre 1812 : Après un séjour de huit semaines en Russie (Kiev, Orel, Toula, Moscou, Novgorod, Saint-Pétersbourg) elle traverse la Finlande (Abo), puis s'embarque pour la Suède (Stockholm).

Juin 1813 : Elle débarque en Angleterre où l'attend une réception digne d'une princesse grâce au succès retentissant de *De l'Allemagne*, imprimé à Londres, après avoir été censuré à Paris. Elle a une société remarquable à Londres où elle rencontre Byron.

Mai 1814 : Napoléon abdique, les Alliés occupent Paris. Finalement elle revient à Paris, l'exil prend fin, mais elle n'est pas heureuse ; elle en avait été absente depuis trop longtemps : « En entrant à l'Opéra, je regardais de tous les côtés pour découvrir un visage qui me fût connu et je n'aperçue que des uniformes étrangers... Voir Paris occupé par les étrangers, les Tuileries, le Louvre gardés par les troupes venues des confins de l'Asie, c'est une douleur insupportable ».

Note bio-bibliographique

Ramona Malița, maître de conférences, Département des langues romanes, Faculté des Lettres, Université de l'Ouest de Timișoara, Roumanie. Docteur ès Lettres (thèse de doctorat portant sur le XIX^e siècle et Madame de Staël). Enseigne les cours de littérature française du Moyen Âge, de la Renaissance et du XIX^e siècle. Intérêts de recherche : littérature du XIX^e siècle, littérature médiévale, histoire des traductions, didactique du texte littéraire. Membre de la Société des études staéliennes, Genève, membre SEPTET, Société de traductologie, Strasbourg, membre de l'AUF. Publications : livres, études, volumes coordonnés, cours parus à l'étranger ou en Roumanie dans des revues / actes de colloque / volumes collectifs. Livres publiés : *Doamna de Staël. Eseuri*, Cluj-Napoca, Dacia, 2004 ; *Dinastia culturală Scipio*, Cluj-Napoca, Dacia, 2005 ; *Madame de Staël et les canons esthétiques*, Timișoara, Mirton, 2006 ; *Le Groupe de Coppet*, Timișoara, Mirton, 2007 ; II^e édition annotée Saarbrücken, 2011 ; *Points de vue sur le réalisme et le naturalisme français*, 2011 ; *Le Chronotope romanesque et ses avatars. Études comparatives*, 2014 ; plus de 55 contributions dans des revues nationales et internationales ; a co-dirigé neuf volumes des Actes du CIEFT (Colloque International d'Études Francophones de Timișoara) : *Agapes franco-phones* 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2016 ; a co-dirigé trois volumes des Actes du CICCIRE (Colloque International Communication et Culture dans la Romània européenne) : *Quaestiones Romanicae* 2013, 2014, 2015 ; co-organisatrice des colloques mentionnés ; plus de 50 participations aux colloques / congrès / tables rondes, dont 30 à l'étranger (France, Allemagne, Suisse, Pologne, Chypre, Serbie, Bulgarie, Algérie, Maroc, Moldavie).

Contact : malita_ramona@yahoo.fr